

Pierre Gardel (Opéra, 28 avril 1812); airs et récitatifs du *Laboureur chinois*, pastiche de J.-M. Deschamps, Després et Morel (Opéra, 5 février 1813); *Valentin* ou le *Paysan romanesque*, opéra-comique en deux actes, de Picard et Loraux (13 septembre 1813); *l'Oriflamme*, opéra en un acte, en collaboration avec Méhul, Paër et Kreutzer, paroles de Baour-Lormian et Etienne (Opéra, 1^{er} février 1814); *l'Heureux Retour*, ballet en un acte de Milon et Pierre Gardel, musique composée en collaboration avec Kreutzer et Persuis (25 juillet 1815); les *Dieux Rivaux* ou les *Fêtes de Cythère*, opéra-ballet en un acte, de Brifaut et Dieulafoy, musique en collaboration avec Kreutzer, Persuis et Spontini (21 juin 1816); *Pérodor* ou le *Batelier du Don*, opéra-comique en un acte, de Claparède (16 octobre 1816); *Roger de Sicile* ou le *Troubadour*, opéra en trois actes, de Guy (4 mars 1817); *Corisandre* ou la *Rose magique*, opéra-comique en trois actes, d'Ancelet et Xavier Saintine (29 juillet 1820); *Blanche de Provence* ou la *Cour des Fées*, opéra en trois actes, de Théaulon et de Rancé, musique faite en société avec Chérubini, Kreutzer, Paër et Boieldieu (3 mai 1821); *Virginie*, opéra en trois actes, de Désaugiers aîné (11 juin 1823); les *Deux Mousquetaires* ou la *Robe de chambre*, opéra-comique en un acte, de Vial et Justin Gensoul (22 décembre 1824); *Pharamond*, opéra en trois actes, d'Ancelet, Guiraud et Soumet, musique composée en collaboration avec Kreutzer et Boieldieu (10 juin 1825). Cet ouvrage fut écrit à la hâte, pour célébrer le sacre de Charles X; les *Créoles*, drame-lyrique en trois actes et en prose, de Lacour (14 octobre 1826). Berton, s'illusionnant sur ses moyens actuels, appelait les *Créoles* sa petite *Dame Blanche*. La chute à peine déguisée de son opéra fut un triste réveil pour le maestro qui, on doit le proclamer à sa louange, se montra un des admirateurs les plus enthousiastes du chef-d'œuvre de Boieldieu, représenté le 10 décembre 1825; les *Petits appartements*, opéra-comique en un acte, de MM. Imbert, Værner et Dupin (9 juillet 1827); cette pièce ne réussit pas.

On doit encore à Berton plusieurs recueils de canons à trois et quatre voix, un grand nombre de romances, des oratorios, des cantates, etc.

BERTON (François), compositeur français, né à Paris en 1784, mort dans la même ville en 1832, d'une attaque de choléra, était fils naturel du précédent et de Mlle Maillard, célèbre cantatrice de l'Académie royale de musique. Il entra au Conservatoire dès l'âge de douze ans, et, à vingt, il se fit professeur de chant. Ayant hérité, à un certain degré, des qualités paternelles, François Berton se livra à son penchant pour la composition musicale. On lui doit de charmantes romances, entre autres : *la Barque*, *la Feuille morte*, *Voilà l'amour*, *Faut-il encore l'aimer*, etc., et les *Veillées parisiennes*, recueil de contredanses et de valse. Encouragé par le succès de ses mélodies, François Berton aborda un peu trop légèrement le théâtre, où il n'obtint jamais de succès durables. Nommé professeur de vocalisation au Conservatoire, en 1821, il fut révoqué de ses fonctions en 1827. On peut consulter, pour de plus amples détails, la notice biographique, publiée en 1832, par M. Raoul Rochette. Voici la liste des opéras de François Berton : *Jeune et Vieille* ou la *Chambre à deux maîtres*, opéra-comique en un acte, de Chazet et Dubois, musique composée en société avec Pradier (12 janvier 1811); *Ninette à la cour*, opéra en deux actes de Favart, arrangé par Creuzé de Lesser (21 décembre 1811). Refaire la musique de Grétry était une audace qui ne porta pas bonheur au fils de Berton; les *Caquets*, opéra-comique en un acte et en prose, imité de Riccoboni et arrangé par Vial (19 février 1821); *Une heure d'absence*, comédie de Loraux, arrangée en opéra par son auteur (1827); le *Château d'Urbuby*, opéra-comique en un acte et en prose, paroles de MM. de Lurieu et Raoul Vandière (14 janvier 1834). Cette œuvre posthume, que M. Fétis appelle le *Château d'Urbuby* (sic), renfermait quelques gracieuses mélodies, qui augmentèrent les regrets causés par la mort prématurée de leur auteur.

BERTON (Charles-François MONTAN, dit), acteur français, né à Paris le 10 septembre 1820, fils du compositeur François Berton, et petit-fils de l'auteur de *Montano* et *Stéphanie*. Il entra fort jeune au Conservatoire, y reçut les leçons de M. Samson, obtint prématurément un premier prix, et débuta à la Comédie-Française, le 12 décembre 1837, par les rôles de Damis dans le *Tartuffe*, et d'Ernest dans le *Mari et l'Amant*, comédie de Vial. On s'étonna du manque de charme de l'adolescent, et les connaisseurs eurent besoin de faire appel à leur indulgence pour supporter l'élève de M. Samson. A défaut de talent, le nouveau venu avait de l'aplomb, et l'on doit reconnaître, à sa louange, qu'il s'instruisit par ses défaites. Reçu pensionnaire, grâce à l'influence de son professeur, Berton s'escrima dans diverses reprises et nouveautés : *Faute de s'entendre*, le *Susceptible*, *Caligula*, tragédie assez amusante d'Alexandre Dumas père. Le prologue de ce *Caligula* est un petit chef-d'œuvre de style, où se fait véritablement sentir le souffle poétique. Berton se hasarda un jour à reprendre le rôle d'Edouard dans la *Jeu-nesse de Henri V*, comédie d'Alexandre Duval.

L'échec fut complet, et l'artiste, ayant le bon goût de comprendre son insuffisance, abandonna la Comédie-Française. Il débuta au théâtre du Vaudeville, en 1840, dans un *Secret*, et se fit bientôt remarquer, en créant le rôle d'Alexis, dans la *Jolie fille du faubourg*. Encouragé par l'accueil du public, il avait pris rang au nombre des artistes qui, par leur talent, exercent une réelle influence sur la masse; mais son ambition était de briller dans des œuvres littéraires. Il se présenta donc de nouveau à la Comédie-Française, le 13 mai 1843, dans le rôle de Dorante du *Menteur*, et cette fois, il réussit. Mais un autre obstacle vint décourager l'artiste, condamné à guetter un caprice ou une indispension de son chef d'emploi pour pouvoir aborder des rôles de longue haleine. L'organisation de la Comédie-Française offre tous les avantages du régime absolu, et Berton, dont la nature un peu rétive ne sut pas se plier à la constitution de ce gouvernement, accepta, au mois d'août 1843, un brillant engagement pour le théâtre français de Vienne, où il passa deux ans. Il alla ensuite à Saint-Petersbourg remplacer M. Bressant. On se rappelle encore quel rôle jouèrent, dans la capitale du czar, les moustaches de M. Berton. Maintenu à leur poste, malgré les ukases successifs de M. Peyssard, du général de Guédonoff, du prince Wolkonsky, on en référa à S. M. Nicolas I^{er}. Il y eut conseil d'Etat composé des dames de la cour, et il fut arrêté que les moustaches seyant très-bien à l'artiste, le czar pouvait bien faire pour M. Berton ce qu'il faisait pour le célèbre ténor Mario, lequel gardait ses favoris, en dépit des usages russes. La position de M. Berton à Saint-Petersbourg était magnifique; mais, comme Mme de Staël, il regrettait son *ruisseau de la rue du Bac*. Après un procès avec l'administration impériale russe, il revint à Paris juste au moment où M. Bressant quittait le Gymnase, et cette fois encore il succéda à cet artiste, à qui l'empereur le rôle de Paul Aubry de *Diane de Lys*. Applaudi dans le *Genre de M. Poirier*, le *Demi-monde*, et autres pièces importantes du répertoire moderne, il fut bientôt regardé comme un des meilleurs interprètes du genre en honneur au Gymnase. Au mois de janvier 1862, il a abordé le drame du boulevard, en créant, au théâtre de la Galté, le rôle d'André de la *Fille du paysan*, et il l'a fait avec une parfaite aisance, gardant le ton et les manières de la comédie élégante, imprimant sa distinction naturelle aux attitudes les plus violentes de son personnage. La même année, il a repris, au même théâtre, le rôle d'Espérance, créé par Fechter à la Porte-Saint-Martin, dans la *Belle Gabrielle*, et a créé celui de Gaston de Champlieu, des *Diabes noirs*, pièce de M. Victorien Sardou, représentée au théâtre du Vaudeville. Enfin, M. Berton a obtenu son plus éclatant succès à l'Odéon, en 1864, dans le joli rôle du duc d'Aléria du *Marquis de Villemer*, de George Sand. C'est là surtout qu'il s'est montré comédien de bonne souche, avec des grâces irrésistibles et un naturel parfait, restant spirituel et brillant jusque dans ses attendrissements et ses larmes. M. Berton a créé aussi le rôle de Jarnac dans le *Coup de Jarnac*, drame joué à la Galté, en 1866; et, au moment où nous écrivons (janvier 1866), il aide par son talent au succès de la *Contagion*, comédie de M. Emile Augier.

M. Berton a épousé, en 1841, la fille de M. Samson, Mlle Caroline Samson, qui s'est fait connaître, dans le monde littéraire, sous le nom de Mme Caroline BERTON, par de gracieux romans et des nouvelles, parmi lesquels il faut citer : les *Journées de Madeleine* (1843); *Aventures d'une poupée de Nuremberg* (1845); les *Frères de lait* (1846), lectures pour l'enfance; le *Bonheur impossible*, *Mort et vivant*, nouvelles (1856), etc.

Mme Caroline Berton a aussi abordé le théâtre. On lui doit les ouvrages suivants : les *Philosophes de vingt ans*, proverbe en un acte et en prose, publié d'abord dans l'*Illustration*, puis représenté au théâtre du Gymnase, le 1^{er} août 1851. On ne saurait rien imaginer de plus admirablement poétique que ce petit chef-d'œuvre, écho ingénu d'un noble cœur féminin, interprété par Amédée Luther, à l'aurore de son talent et de sa beauté; la *Diplomatie du ménage*, proverbe en un acte et en prose (Comédie-Française, 6 janv. 1852), ouvrage prétentieux, bien inférieur au précédent. — Leur fils, M. Pierre BERTON, né à Paris en 1842, a débuté au théâtre du Gymnase, le 23 avril 1859, par le rôle de Cyprien dans *Marquise de Saint-Gemme*, comédie de George Sand. Depuis, il a créé, entre autres rôles, celui de l'avocat Sorrel de *Montjoye*, comédie d'Octave Feuillet (1863); celui de M. de Simerose dans l'*Ami des femmes*, d'Alexandre Dumas fils (1864); de Robert Taupier dans *Un mari qui lance sa femme*; et du vicomte Alexandre des *Curieuses*. M. Pierre Berton ne manque pas de distinction; mais on lui reproche de donner un caractère un peu roide aux personnages qu'il est chargé de représenter. Il a fait représenter au Gymnase, le 23 avril 1865, les *Jurons de Cadillac*, proverbe en un acte, et à deux personnages, qui n'est dépourvu ni de finesse ni d'esprit.

BERTON (Jean-Baptiste), général et conspirateur, né à Francheval, près de Sedan, en 1769, décapité à Poitiers le 5 octobre 1822. Elève des écoles de Brienne et de Châlons, il entra, en 1792, comme sous-lieutenant, dans

la légion des Ardennes, et fit, avec ce corps, les campagnes de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous Moreau, obtint le grade de capitaine, et servit successivement sous Bernadotte et Victor. Il se distingua de la manière la plus brillante à Austerlitz, dans les campagnes de Prusse, à Friedland et en Espagne. Nommé général de brigade en 1813, il assista à la bataille de Toulouse, et commanda les dragons du général Excelmans à Waterloo. Rentré à Paris après le licenciement de l'armée de la Loire, il publia un *Précis historique de la bataille de Waterloo*, qui fut cité avec de grands éloges par les journaux libéraux. Victime de persécutions odieuses, comme un grand nombre de ses collègues de l'ancienne armée, il était naturellement devenu un des adversaires les plus décidés des Bourbons. « Savez-vous comment on l'avait traité? disait le général Foy dans la séance du 28 mars 1822. Ni en 1814 ni en 1815, il n'y avait rien de particulier à son égard; on ne trouvera pas un seul mot contre lui au ministère de la guerre. Cependant, à la fin de 1815, on l'arrêta et on l'emprisonna. Mis en liberté, après une détention d'un an, on l'arrêta encore, puis on le relâcha; on l'emprisonna ainsi périodiquement tous les mois; enfin, on lui ôta sa solde. Comment voulez-vous, en semant ainsi l'arbitraire, ne pas recueillir la révolte? »

Berton fut, en effet, jeté dans les complots par cette continuité de persécutions. Mais, d'ailleurs, ses opinions l'y portaient déjà, et il ne pouvait voir dans les Bourbons restaurés qu'un gouvernement antinational. Lié avec un certain nombre de chefs du carbonarisme, et informé des préparatifs insurrectionnels des départements de l'Ouest, il quitta Paris à la fin de 1821, dans l'intention de mettre son épée et son courage au service de la cause nationale et de la liberté. Par l'entremise d'un de ses anciens aides de camp, retiré à Rennes, il avait fait accepter ses services par les patriotes nantais. Il séjourna successivement à Nantes et à Rennes, et enfin se rendit à Saumur, désigné comme le point central du mouvement projeté et dont il devait prendre le commandement. Le 17 février 1822, une réunion, à laquelle assistaient les membres du comité central de Saumur et les envoyés de Rennes, de Nantes, d'Angers, du Mans, de Poitiers, de Thouars, de Niort, etc., arrêta le plan de l'insurrection, dont l'explosion fut d'abord indiquée pour le 23. L'association, ou, pour mieux dire, les associations, car dans l'Ouest les carbonari étaient mêlés aux *chevaliers de la liberté*, les associations disposaient de forces assez considérables, et comptaient de nombreux adhérents dans la population de Saumur, la garde nationale, l'école de cavalerie, dans les campagnes environnantes, peuplées d'anciens soldats, et même dans la faible garnison de la ville et parmi les fonctionnaires publics. Au moment même où Berton était désigné pour prendre la direction militaire de ce mouvement, le comité directeur de Paris chargeait de la même mission le général comte Pajol, qui, d'ailleurs, ne put partir à temps de Paris.

Les choses étaient organisées de telle sorte, qu'on espérait, non sans vraisemblance, qu'en moins de quelques jours sept ou huit départements, avec leurs garnisons, se trouveraient sous les armes.

Toutes les dispositions étaient arrêtées, quand les membres du comité d'exécution habitant Saumur, pensant qu'il y aurait de graves inconvénients à faire partir le signal de leur ville, proposèrent de commencer le mouvement à Thouars, petite ville fermée, éloignée de 28 kil. environ, et dont les habitants étaient dévoués en masse à la cause de la liberté. Après de nouvelles discussions, le plan primitif fut modifié en ce sens. Etranger au pays, le général Berton dut accepter ces modifications et se confier à l'expérience des autres membres du comité. Il se rendit secrètement à Thouars, et le 24 février (l'exécution avait été différée d'un jour), il se rendit, revêtu des insignes de son grade, chez le commandant de la garde nationale, Pombas, où l'attendaient de nombreux conjurés. On arbora la cocarde tricolore, on fit battre la générale, sonner le tocsin, arrêter les autorités; les cris de *Vive la liberté!* retentirent dans les rues; un groupe envahit la caserne des gendarmes, qui n'essayèrent pas de résister et viennent se placer sous les ordres de Berton; d'autres conjurés arrivent du dehors, des officiers en demi-solde, des maires et leurs adjoints, des propriétaires, des cultivateurs; des proclamations sont lancées, annonçant la déchéance des Bourbons, le maintien des ventes de biens nationaux, etc. Le mouvement avait commencé à quatre heures du matin; ce ne fut qu'à sept heures et demie que Berton se trouva prêt à marcher sur Saumur. Des témoins oculaires ont regretté ce retard, pendant lequel, disent-ils, l'élan de la population se refroidit. Il arriva, en effet, une chose assez commune de semblables circonstances; le premier enthousiasme fit place à la réflexion, et la plupart des gens de Thouars, cédant aux supplications accoutumées des femmes, se contentèrent d'appuyer le mouvement dans leur ville, où il n'y avait rien à faire, et laissèrent Berton se mettre en route à la tête d'environ 130 hommes. La faiblesse de cette troupe produisit l'effet le plus déplorable sur les populations rurales; l'affaire parut d'autant plus manquée, qu'on ne comprenait point qu'elle

n'eût pas éclaté à Saumur; une trentaine de volontaires se joignirent seuls aux insurgés, bien que le drapeau tricolore fût partout salué avec joie. D'un autre côté, par suite de diverses circonstances, la marche de Berton fut extrêmement lente, et les conjurés de Saumur, inquiets de son retard, tombaient d'heure en heure dans le découragement. Enfin il parait en vue de la ville à six heures du soir et s'établit sur le pont Fouchard, jeté sur la petite rivière le Thouët. Un certain nombre de conjurés, entre autres le maire de Saumur, M. de Monpassant, accoururent pour le reconnaître, mais sont étonnés du peu de forces qui l'entourent, et plusieurs lui conseillent même la retraite. D'autres insistent pour qu'il entrât en ville; c'était, suivant eux, le moyen de mettre fin à toutes les hésitations et de soulever la population. Pendant tous ces pourparlers, le sous-préfet, de Carrère, courait de tous côtés pour rassembler des forces, et, vers minuit, il se trouvait en mesure d'enlever la petite barricade qui défendait le pont. Dans ces circonstances, et perdant l'espoir de voir la ville prendre les armes, Berton ne voulut pas sacrifier inutilement les hommes qui l'avaient suivi, et il se détermina à battre en retraite. Il put ramener sa petite troupe jusque devant Thouars sans avoir été inquiété. Ce ne fut que les jours suivants que l'autorité, après d'actives recherches, arrêta en divers lieux environ 150 personnes soupçonnées d'avoir pris part à ce coup de main.

Berton put se réfugier dans le département des Deux-Sèvres, et bientôt, informé qu'un mouvement se préparait à La Rochelle, il gagna secrètement cette ville; mais l'arrestation des membres de la vente du 45^e de ligne (v. BORIES, SERGENTS DE LA ROCHELLE, etc.), ainsi que le départ de deux bataillons sur lesquels on fondait des espérances, ayant détruit sur ce point toute chance prochaine de soulèvement, Berton fut contraint de se réfugier dans un nouvel asile, près de Rochefort, et d'y attendre une occasion d'utiliser son opiniâtre dévouement, et de réparer son échec de Saumur.

Vers la fin de mai, les circonstances parurent favorables pour tenter un nouveau mouvement dans cette ville même; le plan fut approuvé par la haute vente, et l'on convint que l'exécution en serait encore confiée au général Berton. L'honnête soldat, plus énergique que prudent, devint cette fois la victime d'un misérable agent provocateur nommé Voelfeld, qui, d'ailleurs, avait également trompé le comité directeur, et en avait reçu la mission d'organiser une vente dans le régiment de carabiniers où il était sous-officier et qui tenait garnison à Saumur. Attiré dans un guet-apens, ainsi que d'autres conjurés, sous le prétexte de régler les derniers détails d'exécution, Berton fut surpris et arrêté le 17 juin, dans une maison de campagne des environs de la ville.

C'était la troisième conspiration de Saumur qui avortait. La première avait été ébauchée en décembre de l'année précédente, et un bon nombre d'élèves de l'école de cavalerie avaient été arrêtés. Ce premier mouvement manqua par suite d'une circonstance singulière : la veille de l'exécution, un incendie éclata en ville; les élèves s'y portèrent avec intempérité; une dizaine furent tués par l'écroulement d'un mur; et, dans les vêtements de l'un d'eux, on découvrit des notes et des listes, qui mirent l'autorité sur la voie du complot.

Traduit devant la cour d'assises de Poitiers, avec 55 autres coaccusés (dont 16 contumaces), Berton se défendit avec beaucoup de noblesse et de fermeté, et fut condamné à la peine de mort, ainsi que 5 autres des accusés présents. Il y a peu de procès où toutes les formes et tous les droits aient été plus audacieusement violés. Berton monta sur l'échafaud le 5 octobre 1822. Sa mâle et tranquille énergie ne l'abandonna pas un moment; il repoussa l'assistance des prêtres, et cria à plusieurs reprises et d'une voix tonnante : *Vive la France! vive la liberté!* Le docteur Caffé, qui devait être exécuté le même jour, s'était le matin même suicidé en s'ouvrant l'artère crurale.

BERTON (Emile-Adolphe-Joseph), médecin français, fils du précédent, né à Dinant en 1801. Après la mort de son père, il abandonna la carrière militaire, qu'il avait embrassée, se rendit à Paris pour y étudier la médecine et passa sa thèse de doctorat en 1828. Après avoir pris une part active aux journées de Juillet 1830, il devint chirurgien aide-major de la garde municipale de Paris, puis de la gendarmerie de la Seine, et fut nommé, en 1853, premier médecin de la maison du prince Jérôme. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Recherches et considérations sur la dégénérescence tuberculeuse* (1830); *Recherches sur l'hydrocéphale aiguë* (1834); *Traité des maladies des enfants* (1837); *Reflexions sur les névroses et la fièvre intermittente* (1838); *Formulaire thérapeutique concernant les maladies de l'enfance* (1864), etc.

BERTON (Jean-Michel), littérateur français, né à Cahors en 1794. Après avoir exercé de 1824 à 1835 les fonctions d'avocat à la cour de cassation, il se livra complètement aux travaux littéraires. Il fit surtout un très-grand nombre de traductions pour la *Revue britannique* qu'il avait fondée avec son beau-frère, M. Saulnier. On lui doit en outre les ouvrages